

en bas de la terrasse ; trois aventures assez drôles avec le prince Griffé d'Ours ; reconnaissance inspirée d'une belle cousine ; petit guet-à-pens ce soir ; voilà de quoi empêcher un bon gentilhomme de trouver le temps long !

Tous ces incidents, dont quelques uns ont été retranchés dans le drame de M. Marmette, sont pétillants d'entrain, de verve et de gaieté, ce qui n'empêche pas le romancier de déployer comme toujours sa grande érudition historique, comme dans ses descriptions de costumes et de coutumes des temps, dans celle du festin à tout manger—épisode un peu trivial pour la scène—ainsi que dans l'énumération faite par Mornac des munificences de la cour de Louis XIV.

Dans le duel du chevalier et du baron de Vilarme, le dialogue ne saurait être plus vif, plus enjoué, plus prompt à la riposte, beaucoup plus prompt que le fleuret du baron.

La réception des ambassadeurs iroquois par M. de Mé-sy, les harangues des chefs, le récit des tribulations du vieux gouverneur, indiquent que le romancier a su puiser aux sources les plus curieuses de nos annales, et que sous la plume d'un novelliste peuvent quelquefois se glisser le jugement, les recherches et même les découvertes de l'historien consciencieux et honnête. A preuve les détails inédits qu'il nous donne dans son roman sur la manière dont furent retrouvés les corps des PP. de Brebœuf et Lallemant.

Rien de plus vraie et de mieux enlevée que la narration du Renard Noir, faite auprès de l'âtre de la ferme de la Pointe à la Caille, ce coin de terre qui a permis à M. Marmette de décrire les paysages aimés de son enfance. Pourtant la longueur de ce récit le fait passer difficilement en scène, bien que le chef huron, raconte d'une voix émue ce que fût sa nation depuis les temps de Champlain. Ce long monologue est mieux à sa place dans le roman, car il y tient le lecteur tour à tour émerveillé et terrifié. Avec le Renard Noir, il éprouve de l'orgueil en apprenant la grandeur de la race huronne ; comme lui, il déplore sa triste décadence ; il frémit d'horreur devant sa dispersion, l'anéantissement de ses missionnaires et de ses bourgades, et avec le chef, il pleure l'horrible mort de sa femme aimée, Fleur d'Etoile, et celle de ses pauvres enfants mutilés par le feu de la torture.

Et pendant que l'épouvantable récit va se déroulant, M. Marmette toujours à l'affût d'une émotion, nous montre l'Iroquois, à deux pas de la frêle palissade, qui rampe dans l'ombre, prêt à bondir, à tuer sans merci, à scalper toujours, et accomplissant encore son œuvre de sang.

Alors l'intrigue se noue et s'enchevêtre de plus en plus, et l'auteur, nous fait assister aux tristes épisodes du long voyage que les héros de son roman font à la suite de leurs farouches conquérants.

Blottis, garrottés au fond des canots iroquois, ils passent, l'âme navrée, en face de Québec, à deux pas de la délivrance et des joies pures de la famille, pour aller s'enfoncer dans la profondeur des bois, et les pieds endoloris, le corps malade, ils s'acheminent à travers les abandons, la fièvre, l'insomnie, les tortures et les sarcasmes, vers le redoutable château-fort d'Agnier. L'arrivée du dernier des Mornac à la bourgade ennemie, sa lutte avec les guerriers qui font la haie pour mieux le caresser, sa fuite, sa reprise, son supplice, l'arrivée de sa fiancée, la lutte que le fier chevalier devenu modestement le *Castor Pelé*, soutient avec Griffé d'Ours, l'adoption et la mort du baron de Vilarme, la fuite de mademoiselle de Richecourt et de ses vaillants défenseurs vers Montréal, l'arrivée du régiment de Carignan, la surprise du fort de Sorel par Griffé d'Ours, la mort de ce chef redouté, tout cela est buriné fermement, et l'imagination qu'a déployée l'écrivain canadien dans tous ces tableaux successifs, qui naturellement n'ont pu tous prendre place dans son drame, ferait honneur à n'importe quel romancier européen.

Il est vrai que M. Marmette avait à sa disposition des matériaux qui, tout en étant contrôlés par l'histoire, tombaient presque dans l'in vraisemblable, et le chevalier de Mornac sauvé du bûcher par le tremble-terre de 1664, le supplice de Jean Couture et de Griffé d'Ours, tout étranges qu'ils puissent paraître, restent encore dans les bornes de la vérité, car les relations des Jésuites sont remplies de choses toutes aussi poignantes et toutes aussi extraordinaires.

Néanmoins, je hazarderai ici une légère observation.

Fort des mémoires, des relations et des récits du temps, M. Marmette a une tendance trop prononcée à faire griller ses héros, et je demeure émerveillé devant ce diable de Mornac qui se livre à une gymnastique des plus échevelées, malgré la peau de son dos toute fendillée et toute écaillée par la flamme du bûcher. Il est vrai que dans "L'Intendant Bigot" la même admiration s'était emparée de moi, à la vue de Mlle. de Rochebrune, réveillée de sa catalepsie par une bombe qui incendie la maison, et sauvée de la mort par "l'action irritante sur ses bras et

ses épaules, du feu, qui avait produit l'effet d'un puissant sinapisme."

Ces choses peuvent ne pas être un défaut puisque le feu purifie tout. Aussi, n'insisterai-je pas et passerai-je outre, bien qu'il me prenne envie, à propos de certains passages sur les belles-mères de raconter au romancier ce que Guizot écrivait naguère sur la reine Blanche de Castille. Mais pareille indiscretion pourrait en cuire autant que le feu des Agniers, et j'aime mieux le laisser en tête-à-tête avec cette conclusion du grand historien.

—Entre les plus nobles âmes et dans les plus heureuses vies, il y a des plaies qu'on ne saurait guérir et des tristesses qu'il faut accepter silencieusement.

M. Marmette qui est poète—la chanson de mort de Mornac le prouve amplement—a réussi à nous peindre adorablement Mlle. de Richecourt, et Mme. Maugard a rendu à ravir cette figure blonde, fraîche, souriante, courageuse, qui se détache avec d'autant plus de relief, qu'elle est sans cesse placée en face de cette horrible tête rousse, aux yeux louches, à l'expression hypocrite et fausse du baron de Vilarme, le plus beau spécimen de scélérat et d'étrangleur de femmes, qui puisse être rompu en place de Grève. Ce rôle vilain et ingrat était rempli par M. Roy, qui s'en est bien acquitté.

Tout ce que la physionomie du baron a de lâche et de repoussant était tempérée par l'honnête figure de Baptiste Joncas (Eugène), "cet homme trapu aux traits énergiques" que M. Marmette nous montre dès le commencement de son récit, la main calleuse appuyée sur sa longue gaffe, et prêt à faire des prodiges de valeur, de désintéressement et de dévouement, pendant tout le long du roman. A côté de ce brave cœur de bois, véritable modèle de ces types populaires que l'auteur aime tant à faire entrer dans ses ouvrages, Jolliet amoureux, timide, concentré en lui-même—Jolliet que j'aurais voulu voir revivre et aimé dans le drame de M. Marmette—se livre à toutes les craintes, à toutes les fougueuses aspirations, à tous les malaises qui indiquent chez un homme l'enfantement d'une puissante idée. La *Corneille* (Mme. Gautier), la *Perdrix Blanche* (Mme. Dupuis), *Griffé d'Ours* (Maugard, fils) et le *Renard Noir* (Marcus) vivent, agissent et pensent comme les Peaux-Rouges du temps, et pendant qu'ils se livrent les uns à leurs querelles domestiques, ou à leurs élans de reconnaissance, les autres à leurs terribles vengeances et à leurs épouvantables cruautés, Mornac, admirablement joué par Maugard, Mornac, toujours léger, galant, chevaleresque, de bonne humeur, passe par toutes les péripéties de la vie la plus accidentée, finit par se ranger—ce que M. Marmette a eu l'indiscretion de cacher dans son drame, et une fois marié, malgré tous ses efforts ne peut se dépouiller de son intarissable verve gasconne.

Si l'on en croit la légende, tout en faisant chevaucher ses deux aînés sur ses genoux, il leur racontait l'histoire de ces aventures avec les Iroquois, mais ajoute la chronique, cette édition était tellement augmentée, amplifiée, embellie, que Mme. de Mornac qui avait partagé les aventures de son mari, ne les reconnaissait presque plus.

Il est vrai que La Bruyère écrivait vers ces temps-là :

—Un homme de mérite, et qui est à sa place, n'est jamais incommodé par sa vanité.

FAUCHER DE SAINT-AUBERT.

LE GÉNÉRAL DES JÉSUITES.

Né à Sichein, près de Dieu, dans le Brabant, en Belgique—diocèse de Malines—le 8 février 1795, le P. Pierre Beckx entra dans la compagnie de Jésus, le 29 octobre 1819 et fit sa profession le 31 juillet 1830. Le P. Roothaan, son prédécesseur, avait en lui une confiance toute particulière. Il lui confia les missions les plus délicates et les plus importantes en Bavière et en Autriche. Le P. Beckx s'en acquitta de manière à se concilier l'estime et l'affection des personnages les plus éminents. Il vint plusieurs fois à Rome, où il séjourna deux ou trois ans. En 1849, il fut envoyé en Belgique et nommé secrétaire du Provincial, puis en 1850 Recteur du collège de Louvain. Devenu en 1851, Provincial d'Autriche, le P. Beckx eut le bonheur de voir lever par décret impérial les obstacles qui s'opposaient à la rentrée des Jésuites dans les maisons d'où le mouvement révolutionnaire les avait expulsés à Inspruck, à Linz, à Lemberg et à Starawics.

Le 2 juillet 1853, la congrégation générale réunie à Rome, après la mort du P. Roothaan, le nomma, au premier tour de scrutin, général de son Ordre.

Les voix s'étaient réparties comme suit :

Le Rév. P. Beckx, provincial d'Autriche, 27 ; le Rév. P. Pierling, vicaire-général, 16 ; le Rév. P. de Ravignan, 4 ; le Rév. P. Ferrari, provincial de Venise, 2 ; le Rév. P. Rubillon, assistant de France, 1 ; le Rév. P. Patrizzi, secrétaire de l'élection, 1 ; total, 51."

" Aussitôt le R. P. vicaire-général formula le décret, y mit le grand sceau et le lut publiquement ; puis, il alla prendre le nouveau général et le conduisit au fauteuil

pour y recevoir le baiser de main des électeurs. Avant de s'y placer, le R. P. Beckx, dont la profonde émotion se manifestait par d'abondantes larmes, se prosterna devant l'assemblée, en disant que, puisque l'obéissance le voulait, il acceptait le fardeau qui lui était imposé. Mais vous, ajouta-t-il, aidez-moi de vos prières et desor, mais ayez pitié de moi." (*Sed vos, juvate me precibus, et postea miseremini mei.*) Puis il s'assit et reçut les hommages de ses confrères. Pendant toute la cérémonie, ses larmes ne cessèrent de couler."

Ce choix, ajoute le *Journal historique* de Liège, d'où nous tirons ces détails, est regardé comme très-heureux, et il a été accueilli partout avec la plus grande sympathie. Le P. Beckx est doué d'un esprit calme, d'un jugement solide et pénétrant, d'un caractère plein de douceur, de modestie et d'aménité.

" Toutes les personnes qui ont été à même d'apprécier le mérite du nouveau général de la Compagnie de Jésus, disait de son côté le *Journal de Bruxelles*, applaudiront à ce choix. D'un jugement consommé dont il a donné des preuves dans plusieurs circonstances difficiles, il a rendu d'éminents services à la Compagnie. L'aménité de son caractère et son esprit conciliant, lui gagnèrent les cœurs. Il fallait l'avoir fréquenté quelque temps pour découvrir à travers le voile d'une aimable modestie, les vertus et les qualités qui distinguent le parfait religieux.

" Nous formons des vœux pour que le nouveau général jouisse d'une santé parfaite, qui lui permette de remplir toute l'étendue de sa sublime mission."

Ces vœux ont été exaucés. Avec une prudence, une discrétion et un courage, qui n'ont d'égal, peut-être, que la difficulté des temps, depuis vingt ans le R. P. Beckx a constamment mérité l'estime non seulement du Souverain Pontife, mais de ceux même qui le persécutent et dépouillent.

Il fut choisi par tous les Ordres religieux, pour rédiger et adresser en commun avec eux, une protestation à Victor Emmanuel. Il eut encore l'honneur, en 1862, d'adresser à Pie IX, de solennelles actions de grâces, qui restèrent dans l'histoire.

Le Saint-Père a pour lui une affection toute particulière : il l'appelle familièrement le *bon vieux*.

PLEURS SUR LA MORT DE MONTCALM.

Dans la nuit du 14 septembre 1759, un parti de guerriers indiens, amis de la nation huronne, se réfugièrent dans les forêts qui avoisinent l'ancienne Lorette. Aux premières heures de ce jour néfaste le marquis de Montcalm avait succombé à ses glorieuses blessures. Assis en cercle auprès du feu du conseil qui ne verse plus qu'une lueur mourante sur les grands arbres d'alentour, ensevelis dans l'ombre et la solitude des bois, ces fidèles alliés des armes françaises exaltent les vertus du héros.

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, victimes illustres du malheur, unissez vos hymnes funèbres aux pleurs des fils d'Ononchio. La tourmente a passé sur le front du robuste chêne, le roi de la forêt tombe avec toutes ses branches, dans la vigueur des ans. Hélas ! hélas ! nation huronne ; hélas ! hélas ! postérité généreuse de l'immortel Champlain, que n'êtes-vous avec le héros descendues au cercueil ! Le vent de la douleur soufflerait ignoré sur vos tombes muettes, et vos ombres réjouies reverraient (1) l'Occident avec une espérance !

ROSEAU-FRAGILE.

Quel regard protecteur veillera désormais sur la tribu dispersée ? Quel est l'homme dont la main bienfaisante réunira auprès d'un même foyer tous les feux du conseil ? guide généreux, élève à la hauteur de ta tête ton flambeau tutélaire, phare lumineux brille sur ma route d'un favorable éclat. O douleur ! un ouragan furieux s'élance dans les airs, il éteint la flamme désirée. Horreur ! ô désespoir ! j'ai perdu le sentier, mon pied se heurte sur un amas de cendres ; un souffle empoisonné a flétri sur ma route les fleurs et les feuillages, tous les parfums s'évanouissent. Seule l'odeur âcre du sang frappe mes narines, et ma main, ensevelie dans les ténèbres, se pose incertaine sur les corps ensanglantés de mes amis. La voix de l'oiseau s'est évanouie ; des murmures lugubres, des sanglots étouffés, retentissent seuls, aujourd'hui, dans le silence de mon affreuse solitude ; et si quelque bruit distinct s'élève dans cette nuit terrible, ce n'est que l'écho des cris aigus du loup qui vient sur le champ du carnage choisir et dévorer sa proie.

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

NUAGE-ROUGE.

Nobles défenseurs de nos droits et des vôtres, qui pourrait alléger l'immense fardeau de la douleur qui oppresse votre cœur comme le regard morne du fantôme dans l'ombre du sommeil. Quelle puissance invincible placera sur vos lèvres un sourire que le cri de détresse a pour jamais banni ? Aux voix lamentables des guerriers, braves, versez des larmes ; il n'est point honteux de gémir sur les malheurs du sol natal. Aux sinistres lueurs de la torche incendiaire ensevelissant sous un monceau de ruines notre bonheur et notre espoir, au spectacle déchirant des désastres de la patrie, au désespoir de la nation, Canadiens héroïques, que vos blessures pleurent du sang, mais rejetez loin de votre paupière le voile de la tristesse. Que votre regard intrépide contemple sans faiblir les menaces de la destinée. Entends la voix de ces plaies que tu ent'ouvres dans ta rage, te crier plus éloquentement que les silencieux cadavres de tes proches : " Vengeance, soldat, vengeance ! " Oui, haine

(1) Dans la légende indienne, les âmes des morts s'envolaient vers le soleil couchant.